

Il faut donc souhaiter que l'entreprise se poursuive et que des recueils semblables, mieux édités de préférence, reprennent les articles littéraires d'Antoine-Roger Bolamba, d'une part, les articles portant sur les questions sociales, d'autre part.

**Pierre Halen**

*Écritures, université Paul Verlaine-Metz*  
pierre.halen@univ-metz.fr

**Isabelle BOYER, Béatrice TURPIN, dirs, *Jeunesse, médias et lien social.***

Université de Cergy-Pontoise/Centre de recherche Textes et francophonies, Encrage Éd., 2008, 160 p.

*Jeunesse, médias et lien social* rassemblent les travaux de neuf chercheurs et chercheuses selon une répartition en trois axes : les représentations des jeunes dans les médias, les liens entre ces derniers et les institutions, la culture adolescente. Dans la première partie, Béatrice Cormier (pp. 11-24) traite des médiations et liens sociaux, à partir d'un point de vue particulier. Selon la chercheuse, si la société était auparavant soudée autour d'un socle de valeurs communes, elle connaît aujourd'hui un profond délitement. Ainsi un groupe social ne peut-il fonctionner sans un socle commun de références assurant la cohésion *via*, notamment, la communication. La communication peut donc être approchée comme un fait constitutif de l'ordre social, institutionnel et politique ; elle s'inscrit dans un espace déterminé par des structures, des lois et des normes qui organisent la relation de l'individu à l'autre et à la collectivité. Le lien social est ce qui agrège un groupe, unissant le citoyen à la collectivité, une figure qui semble aujourd'hui connaître une véritable crise, celle du « lien civil » (p. 12). Une caractéristique qui influe sur le comportement de la jeune génération conduite à refuser de créer et développer son propre système de référence et de valeurs sur la base de l'appartenance et de l'appropriation de territoires. Les problèmes contemporains présentent quelques spécificités liées aux évolutions sociales de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Aussi une question se pose-t-elle : quel rôle jouent les différents acteurs sociaux pour replacer l'homme au cœur de la société et en faire de nouveau la finalité de l'organisation sociale ? La famille, l'école, les associations et l'urbanisation sont les éléments que Béatrice Cormier étudie pour répondre à cette question. Elle met en évidence

l'idée selon laquelle la culture et l'identité peuvent donner un ensemble de repères communs à des individus qui, dès lors, développent un sentiment d'appartenance.

À ce sujet, Christiane Chaulet-Achour (pp. 27-44) analyse un dossier de vulgarisation scientifique de la revue *Sciences humaines* (N° 4, « Les grands dossiers », sept.- nov. 2006, pp. 24-94) dont le titre est « Une société face à sa jeunesse ». En étudiant la répartition de l'information et les dominantes privilégiées du dossier, l'auteur démontre comment ce dossier produit du lien et de la médiation, rendant accessibles données, hypothèses, informations. Ainsi se révèle-t-il imprégné des thématiques de la banlieue et de l'immigration, sans avoir cependant jamais recours aux œuvres artistiques qui pourraient transmettre un savoir sur cette question. En pointant cette absence, Christiane Chaulet-Achour revendique un autre « lien », pluridisciplinaire, cette fois.

Quant à Béatrice Turpin (pp. 45-61), elle étudie ces représentations des jeunes et de la banlieue dans la presse magazine. Deux types de paramètres sont pris en compte : les paramètres énonciatifs et ceux référentiels. Pour l'auteur, à travers ceux-ci et les représentations véhiculées, s'inscrit la responsabilité du journaliste et des médias qui participent à la constitution du lien social. Une analyse du quotidien *Le Monde* met en évidence que « jeunes » et « banlieue » y sont fortement corrélés. D'où une interrogation sur le rapport entre la manière de traiter l'actualité et lien social. Tourné vers l'événement, le discours d'actualité est toujours poly-énonciatif. Mais, stigmatisant de la sorte une partie de la jeunesse, les médias ont une responsabilité : ils contribuent à l'établissement d'un amalgame entre violence et immigration et contribuent aussi à atomiser la société.

Pour sa part, Serge Guérin (pp. 63-78) présente les résultats d'un questionnaire adressé à 820 lectrices d'un organe de la presse féminine (le groupe Mondadori), en 2007 et dans deux catégories d'âge, 18-49 ans et 50-69 ans. Il travaille sur les liens sociaux et les liens entre générations et analyse le rôle des médias et des relations trans-générationnelles. Son discours est orienté sur les risques financiers du vieillissement. La thématique « guerre des générations » trouve un écho favorable dans les médias. Ces derniers sont sensibles sur le sujet des représentations associées, car l'âge s'inscrit

dans la continuité alors que la jeunesse est signe de changement. Or, les médias ont besoin d'inscrire leur propos dans le changement et la performance. En résulte qu'aujourd'hui, les relations entre les plus âgés et les plus jeunes sont plus simples et moins formelles et que la notion de solidarité est forte entre les femmes, et ce pour les deux catégories d'âge.

Christophe Yvetot (pp. 81-96) présente une enquête sur l'école, mise en œuvre dans le collège et le lycée polyvalent de la ville d'Honfleur. Il vérifie comment fonctionne la relation entre les institutions et les jeunes dans une situation de crise tel le refus de l'apprentissage ? Il propose une analyse du mal-être scolaire et présente le dispositif qui tente de ressouder le lien entre les élèves et l'institution scolaire – ou la société – en y insufflant du sens. Il présente les inquiétudes ayant trait à la société actuelle. Selon Bernard Stiegler (p. 90) : « Nous sommes aujourd'hui en tant que nous sommes des je, essentiellement visés comme des consommateurs. Or, un consommateur n'a pas le droit de dire je : un consommateur n'est plus je, ni un nous, car il est réduit au on : il est dépersonnalisé ». Aussi voit-on une forme de désespoir citoyen, d'autant que l'âge adolescent s'inscrit, par définition, dans cette quête de soi. Pour les élèves, l'école n'est pas un lieu du « nous » permettant de construire un « je ». Finalement, l'école paraît insupportable plus s'accroît la dépendance à ce qui participe d'un sentiment de répulsion.

Sur un autre plan, Violaine Appel (pp. 97-111) présente une analyse des stratégies et enjeux relatifs à la stratégie de communication de deux mutuelles étudiantes (LMDE et MGEL). Elle cherche à comprendre les représentations véhiculées par chacune à partir de l'analyse de certains dispositifs participant d'une médiation social et étudie le positionnement des deux structures à partir des observations effectuées sur leurs rapports entre identité et territoires. L'objectif de cette recherche est de pénétrer la complexité des interrelations entre les différentes composantes du système et de faire émerger la signification que l'on donne à celles-ci. La LMDE a choisi une stratégie d'appropriation qui relève du « par et pour vous » et la MGEL du « de vous à nous ». Finalement, les axes stratégique de communication des deux mutuelles montent une confrontation entre société civile – « être

au service de » – et société de consommation – « proposer des services » – dans des logiques d'oppositions, non de complémentarités.

Isabelle Boyer (pp. 115-130) travaille pour sa part sur la presse destinée aux adolescents et met en évidence que celle-ci présente des enjeux symboliques aussi bien au niveau socioculturel que représentationnel. Le corpus est constitué de six magazines parus en 2006 et 2007. Les trois premiers s'adressent à un public féminin et les autres recherchent plus une mixité du lectorat. Cette étude montre l'importance des représentations de la notion d'adolescence ; les magazines servent donc de vecteurs à celles-ci en même temps qu'ils jouent un rôle de renforcement. Aussi contribuent-ils à la création d'un certain lien social, ne serait-ce que générationnel.

Pour Anne-Caroline Fiévet (pp. 131-145) qui s'intéresse plus particulièrement aux émissions de libre antenne, il s'agit de confronter des articles traitant d'émissions de radios jeunes et à des résultats de l'analyse d'un corpus enregistré en 2003 sur Skyrock, Fun Radio et NRJ. Dans la première partie, la chercheuse présente le rôle du Conseil supérieur de l'audiovisuel qui surveille si certaines limites ne sont pas dépassées. Dans la deuxième partie, l'étude des mots grossiers, employés lors des émissions de libre antenne, met en évidence l'existence d'un fossé entre les représentations véhiculées par certains articles de presse et une réalité qui correspond tout au plus à une situation de communication familiale. En conclusion, il apparaît que si c'est sur Fun Radio que le nombre de mots grossiers est le plus important, ils sont majoritairement prononcés par les animateurs, non par les jeunes qui passe à l'antenne.

Enfin, Sylvie Brodziak (pp. 147-157) propose une analyse de texte à travers une icône du rap féminin français, Diam's. Elle montre dans quelle mesure et de quelle manière cette jeune femme qui chante la banlieue, un espace urbain aux codes spécifiques, est une actrice du lien social. Diam's est une rappeuse qui revendique l'égalité des droits et lutte pour contrer certaines idées reçues. Le lien social se bâtit alors sur nombre de stéréotypes qui sont ceux d'une société bien pensante et non révolutionnaire. Le médium est une musique au rythme spécifique sur lequel on peut danser seul, rarement à deux, mais ensemble.

Le monde de Diam's est aussi celui des SMS, des mails, et de MSN. Une perméabilité qui permet d'ajouter des réseaux aux réseaux, des fils au tissu social, mais suscite aussi des réactions hostiles.

**Mona Aghababaie**

CREM, université Paul Verlaine-Metz  
monababaie@hotmail.com

**Denis BRULÉ, *L'ADSL, Kazaa, l'iPod et la musique.***

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Entreprises & Management, 2008, 131 p.

S'il est un secteur d'activité que le développement des technologies numériques affecte en profondeur, c'est bien celui de la production musicale qui, très tôt, s'est emparée de l'outil informatique, en a exploré les arcanes, contribuant à en banaliser les effets, non seulement au niveau de la création mais également de la distribution et de la réception. Le développement de nouvelles modalités de transcription sonore constitue autant de progrès techniques visant à améliorer les performances et à multiplier les situations et les configurations d'écoute musicale. Tout cela a progressivement contribué à augmenter l'appétence du mélomane, l'entraînant progressivement dans le registre de la consommation de musique.

Mais comment traduire les inquiétudes légitimement évoquées par Denis Brulé de l'existence d'une « menace [qui pèserait sur] la diversité musicale » (voir le sous titre de l'ouvrage) ? D'un point de vue scientifique, peut-on aborder la question de la musique à l'ère du développement des conditions numériques de son enregistrement, de sa transmission et de son stockage, en adhérant sans en critiquer la portée au postulat de l'inscription de la musique dans la sphère de la consommation ? C'est avec ce parti pris que l'auteur entreprend ici un patient travail de veille informationnelle sur la situation actuelle de la musique. Toutefois, privilégiant une approche descriptive de la situation générale dans laquelle se trouvent plongés les acteurs du monde de la musique, Denis Brulé prend le risque de priver les débats des éclairages fondamentaux engagés, par exemple, par les penseurs de l'école de Francfort concernant la critique de l'industrie culturelle ou les sociologues de la culture. Or, ceux-ci pourraient s'avérer précieux pour qui veut entreprendre une lecture savante du développement actuel. À travers trois courts chapitres (l'ouvrage compte 131 pages), l'auteur déroule avant tout un état

de la vision professionnelle sur le sujet. Le lecteur tient entre ses mains un texte qui se situe entre un dossier et un mémoire professionnel de fin d'études de master. Un rapide examen de la bibliographie (pp. 117-120) laisse craindre que l'étudiant-lecteur ait à construire lui-même l'état de l'art. Sept rapports institutionnels et neuf rapports ou études confiés à des organismes indépendants plus quatorze articles publiés sur des revues professionnelles ou grand public contre une étude et un article scientifiques (soit 32 références professionnelles ou grand public) donnent corps à un état détaillé des discours véhiculés par les promoteurs et les médiateurs de l'industrie culturelle au sein de laquelle le chercheur ne distinguera que deux « rares » textes universitaires. Cet ouvrage prend alors la forme d'un dossier documenté. L'effort permanent d'objectivité que souligne la quatrième de couverture salue un travail de synthèse conséquent tant le périmètre de la question est ample. Est-ce cependant suffisant pour que le pari de l'objectivité soit totalement réussi ? L'absence de contrepoints scientifiques, dont l'existence et l'intérêt ne sont pourtant plus à démontrer, équivaut pourtant à l'acceptation de l'idéologie libérale sous-jacente. De tels points de vue auraient certainement permis sinon de répondre complètement à la question centrale, tout au moins d'en éclairer le mode de questionnement. Paradoxalement, lorsque l'on s'intéresse aux technologies de l'information et de la communication, atteindre l'objectivité réclame comme préalable une libération de la pensée de tout joug idéologique soumois, donc l'adoption de positions subjectives.

Le chercheur déplorera l'imprécision des références bibliographiques. La plupart des rapports et des articles sont disponibles sur la toile. L'URL exacte de ces documents devrait désormais être citée dans la bibliographie de ce type d'ouvrage. Ce n'est pas le cas. L'auteur ou l'éditeur auraient pu prendre l'initiative d'offrir au lecteur un blog ou site web indiquant, avec des mises à jour régulières des liens vers des ressources documentaires et organisant la discussion entre auteur et lecteurs. En l'absence de telles précautions méthodologiques, la bibliographie n'est au plus qu'un catalogue imprécis et c'est au lecteur qu'il revient de mobiliser ses connaissances en matière de recherche d'information sur la toile. Dont acte ! Les étudiants intéressés par les deux références scientifiques citées retrouveront